

Le rivage s'échancre en une anse profonde; la mer de son remous constant le borde d'une frange d'écume qui d'ici paraît un fil blanc immobile. A nos pieds, à pic, les maisons du mouillage aux toits défoncés, pressées les unes contre les autres laissent bailler leurs portes éventrées et cubiques. Mais plus loin, détruites, pulvérisées par le volcan, les bâtisses n'ont plus ni structure, ni contours. La végétation les a presque totalement submergées. A peine çà et là percent-elles, posées comme d'étranges menhirs sur la plaine verte. Le Mont Pelé, fauve, dénudé, domine au loin tout ce paysage. A son sommet, un amas de nuages lourds, moitié vapeur, moitié fumée, tourne avec lenteur. Dans une clairesse, furtivement, parfois son dôme apparaît, semblable à quelque gigantesque four à charbon. D'innombrables fumerolles prennent naissance à deux cents mètres de sa crête. Blanches, bleues, avec des reflets d'acier, sinueuses, elles rampent jusqu'à la cime. Puis d'autres nuages arrivent plus denses, couvrent la montagne, effacent tout. Parfois l'un d'eux se détache, passe sur la ville, et poussé par la brise, promène un instant dans le bleu du ciel l'éclat de sa rondeur blanche. Sur le sol, sur les ruines silencieuses, on voit errer avec lenteur la forme mouvante de sa grande ombre. Hors cela rien ne bouge, rien ne vit dans l'immensité morne de ce paysage. Toujours partout ce même silence impressionnant et vaste. Pas un cri, pas un bruit ne monte de cette ville morte qui dans sa tombe de verdure s'ensevelit.

Aveuglé par la lumière, lassé par la chaleur, je redescends une minute je m'assieds sur le pont de la Roxelane dont l'arche a résisté, seul endroit aujourd'hui où l'on puisse trouver un peu de fraîcheur et d'ombre. Devant moi se dressent les hauts

murs sans toits du Séminaire, vaincus eux aussi par la végétation souveraine. Quelques arbres commencent à y apparaître, qui, d'ici semblent de grosses touffes d'herbes éparses sur des lignes nettes de remparts. Et lorsque par la rue Bouillé qui longe la mer, je regagne ma pirogue, le spectacle devient peut être plus saisissant encore.

En ligne maintenant, les hautes ruines droites se pressent, se dressent, et contre elles se rue l'assaut d'une végétation furieuse. Çà et là un arbre, une touffe de roseau plante son panache sur leur sommet comme un plus audacieux combattant son drapeau. Mais, en général, leur crête reste invaincue et dénudée. Avec leurs pans de murs en contre-forts, éroulés à moitié, elles semblent s'archouter contre l'assaillant. A les voir, trapues et puissantes on leur prête je ne sais quelle force sourde de résistance. Elles paraissent se hausser en un suprême effort. Ce qui reste de la mort, ne veut pas être détruit par la vie.

Lorsque j'aborde Fort de France à cinq heures, c'est une brusque transition. Il fait beau. Chacun est descendu sur la Savane. Les jeunes filles ont mis leur plus jolies robes blanches, les officiers de marine leurs plus pimpants uniformes. On se regarde, on plaisante, on sourit, on babille. Un Martiniquais auquel je conte mes impressions du jour, m'affirme que sans la défense du gouvernement, Saint-Pierre serait en partie reconstruit aujourd'hui. Quant au cratère du Mont Pelé on ne s'en effraye qu'à certains jours, paraît-il; à d'autres on y va soit en procession, soit en pique-nique.

N'est-il pas vrai qu'à la lecture de ces lignes on se sent brusquement angoissé? Ce passage rapide de la vie à la mort, cette extinction brutale de toute activité, cet